

CINQUIÈME SÉRIE

PETITS PAPIERS D'ARMÉNIE

« CHEMINS SONORES »

Découverte des paysages arméniens, des villages, des montagnes, des églises. Ecoute des mélodies médiévales, baroques, populaires jouées par un violoniste prénommé Shant. Hébergement au village. La grand-mère se lève à cinq heures pour aller nourrir les porcs. C'est elle qui s'occupe de la laiterie familiale, dont nous connaissons bientôt tous les produits : le beurre, la crème acidulée, le fromage, le yoghourt, le bas-beurre et le petit-lait. Les campagnards vivent de leur jardin, de leur verger, de leurs animaux. Même les citadins font des conserves de fruits et de légumes pour l'hiver.

HIRONDELLES

Dans plusieurs églises très anciennes, le chant du violon était accompagné des sifflements des hirondelles venant nourrir leurs petits. Il m'est arrivé d'oublier le violon ou de manquer quelque explication de notre excellent guide pour de petits becs grand ouverts s'avançant hors du nid.

CLIMAT CONTINENTAL

Très chaud l'été, froid l'hiver, le climat est rude. Avant-hier il faisait 42,5 degrés à Yerevan¹. Hier, à peine moins. Aujourd'hui enfin, la pluie a rafraîchi le vent qui souffle continuellement. Pour un temps, je cesse de transpirer.

DEDANS – DEHORS

Le logis arménien, la voiture arménienne sont très proprement tenus. Mais souvent les ordures ornent les chemins ou la cage d'escalier de l'immeuble. L'ordre au-dedans, le chaos au dehors ? Un clip télévisé éducatif s'appuie sur ce contraste : Une famille insouciante est en pique-nique; mais à leur rentrée chez eux, quelle horreur ! les ordures jetées dans la nature se sont accumulées dans leur appartement.

VENDREDI 16 JUILLET

Nous partons vers 17 heures. Après une heure de voiture, nous voici dans une région de montagnes jaunes, parsemées de villages verts comme des oasis. Nous escaladons une colline, guidés par un jeune garçon qui prend son rôle très au sérieux. Le petit plateau auquel nous

¹ Prononcez « Yerevan » pour la couleur locale.

accédons, dominant des falaises à pic sur trois de ses côtés, portait une citadelle dont il ne reste que quelques pans de murs, une citerne, le début d'un passage souterrain. Revenus au village, nous visitons l'église. Le préfet du district se joint à nous, puis un propriétaire terrien qui nous persuade de prendre une collation dans la montagne, où il a aménagé un parc touristique. Nous sommes embarqués dans son puissant 4x4, qui avale un chemin de pierre et de gravier taillé dans le rocher, en forte pente. En haut, un belvédère naturel orné ici et là d'une statue d'animal, en partie planté d'abricotiers, offre une vue splendide sur les montagnes et les vallées environnantes. Une tente est dressée en plein air, sous un grand rectangle de plastique bleu. C'est qu'il s'est mis à pleuvoir, à tonner ; un vent froid souffle de plus en plus fort. C'est sous l'orage que nous mangerons des côtes de veau (énormes) et des pommes de terre, que nous nous réchaufferons en buvant du bouillon et de nombreux petits verres de vodka, occasions de toasts tout aussi nombreux portés à la paix, à l'amitié entre la Suisse et l'Arménie, au plaisir de la rencontre... Lorsque nous reprenons place dans la voiture, la nuit est bien tombée, l'orage est passé. Même sans vodka, ce coin de montagne charmant méritait d'être vu. Pourvu qu'il ne se transforme pas trop vite en parc d'attraction !

L'AMOUR DE LA COURBE

Sur les routes, le chemin le plus court n'est pas la ligne droite. Même sur les routes goudronnées, trop de crevasses et de nid-de-poule obligent le conducteur à un slalom perpétuel. En ville, on navigue sans cesse d'une piste à une autre, on se déporte sur la gauche pour ne pas heurter un véhicule à l'arrêt ou un autre qui démarre sans attendre, on se rabat sur la droite pour laisser passer celui qui klaxonne derrière vous, on se frôle, on évalue toutes les trajectoires, on évite un piéton téméraire. On évite surtout de suivre les autres voitures ; il faut les devancer.

MINIBUS DE YEREVAN

Le transport en commun le plus répandu à Yerevan est le minibus. Une multitude de lignes relie tous les points de la capitale. Un minibus comporte quinze places assises et entasse autant de voyageurs debout qu'on peut en mettre, jusqu'à une dizaine, qui penchent le buste pour ne pas heurter le plafond et s'agrippent où ils peuvent pour ne pas tomber. Les odeurs humaines sont moins fortes qu'on ne me l'avait dit, une forte ventilation étant assurée par les fenêtres ouvertes. On paie cent drams² au chauffeur en sortant, quel que soit le trajet. Le chauffeur s'arrête sur demande, aux arrêts prévus, ou n'importe où si cela vous arrange et lui aussi.

PAR HASARD

C'est par hasard que je suis ici, sur un coup de tête ou un coup de cœur, je ne sais trop. Un jour on m'a demandé si je ne donnerais pas un cours

² vingt centimes d'euro

intensif de français à Yerevan en juillet et août. J'étais fatigué de ma vie sans surprise, j'ai dit oui. Puis j'ai eu peur, pendant des semaines. De quoi ? De l'inconnu que je recherchais ? De ne pas être à la hauteur du défi ? Arrivé en Arménie, je me suis senti allégé, décentré, un peu flottant. Je profiterais peut-être de ce déracinement pour saisir un peu mieux mon rapport au monde. Il fallait voir. Il fallait attendre. J'attends.

VENDREDI SOIR

Pendant que Siranoush coupe les cheveux de Petros, je tombe à la télé, après un épisode des *Simpson* sous-titré en arménien, sur une suite pour piano de Bach. Le week-end commence bien. Il a plu, la température a baissé, je commence à respirer. Les gens d'ici disent qu'il ne fait pas chaud et remettent une couche de vêtement.

UN PARC

Au fond d'un petit parc de mon quartier aux arbres de toutes tailles bien alignés, formant des rectangles séparés par des allées pavées, il y a une volière. Deux perruches se becotent là-haut, à travers le grillage séparant deux grandes cages. Le sol de la cage de gauche est occupé par un coq et des poules. Dans celle de droite, deux paons nettoient leurs plumes – petite tête et petit bec sur un petit cou, au service d'un corps et d'une queue de plumes qui n'en finissent pas. Je serais ressorti content de ce parc, si après la visite des oiseaux je n'avais découvert deux ours de bonne taille dans deux cages exigües, se morfondant derrière des barreaux serrés qu'ils mordaient tout à coup.

LES BOUTONS DE L'ASCENSEUR

C'est un tableau standard percé de deux colonnes de huit trous chacune. Mais le bâtiment ne compte que huit étages – neuf boutons. La colonne de gauche porte huit boutons disparates, les uns métalliques, les autres de plastique, usés, sans inscription. La colonne de droite porte un seul bouton « blanc », à l'avant-dernière place, entre des trous où l'on devine des fils électriques. Ce bouton unique porte un numéro : 23. C'est celui qui me mène au huitième et dernier étage de l'immeuble, chez Petros et Siranoush qui m'hébergent. Une fois de plus, je constate que la vie quotidienne en Arménie exige observation et réflexion. J'ai pris en photo ce tableau de bord peu commun.

VENDREDI 30 JUILLET

Il y a plus d'un mois que je suis en Arménie et je me suis habitué à la chaleur. A sept heures du soir il fait encore plus de 35°. Je rentre d'un cours d'arménien de trois heures ; ce matin j'ai donné mes quatre leçons de français ; je vais prendre une douche ; puis j'écrirai mes petites découvertes de la semaine. Et d'abord celle-ci : Vue d'ici, ma vie de Corminboeuf n'était ni aussi confortable, ni aussi solitaire que je me l'imaginai. Un peu monotone, oui.

UN MOIS EN RÉSUMÉ

Dix jours de tourisme à travers le pays, de visites de monuments et de musées. Puis une première semaine de cours, par 40 degrés et plus, à transpirer sans cesse, le cerveau ramolli. Une deuxième semaine de cours très fatigante, cumulant les heures de français que je donne et les heures d'arménien que je suis. La troisième semaine, je maîtrise déjà mieux chaleur et fatigue. Dans huit jours le cours d'arménien aura pris fin, j'aurai mes après-midi libres et je pourrai me promener en ville.

PROUST À YEREVAN...

Ou du moins les tomes II et III de *La recherche du temps perdu* en trois volumes. Je n'ai pas emmené d'autre lecture. Dans ce domaine également, je vais pratiquer l'immersion, ajoutant ainsi à l'étrangeté de ma situation.

LE PLAISIR QU'ON A PRIS EN RÊVE

Proust ne le comptabilise pas dans le « budget de la vie courante ». Je fais le contraire. Car les plaisirs rêvés peuvent enchanter les heures d'un matin (lorsque je m'en souviens), tout comme les catastrophes rêvées endeuillent mes premières heures et, parfois, plus d'une journée.

SUSPENSIONS

J'ai déjà expérimenté bien des minibus, en particulier bien des états de leur suspension, de celle qui vous envoie au plafond à chaque bosse à celle dont les attaques vous donnent l'impression que votre squelette dégringole par à-coups. On me demande lequel de ces deux extrêmes est préférable. Voilà une question difficile à trancher.

CHAUFFEURS

La plupart des chauffeurs de minibus sont efficaces, concentrés, peu bavards. Ce matin j'ai retrouvé le petit conducteur maigre et nerveux, la quarantaine, dont les gestes rapides et précis sont d'un oiseau mécanique. Il doit pourtant être sympathique, hors de son bus ; sans doute un peu maniaque.

BRUITS DE LA COUR

Le soir vers dix heures, lorsque la température fraîchit³, je m'étends sur mon lit et j'écoute les cent bruits qui montent de la cour, les appels des enfants, des adultes, les jeux, les rires, les pleurs des petits, les discussions bruyantes des joueurs d'échecs et de backgammon. (Ici tout le monde parle fort.) Plus lointains, les bruits de la rue, moteurs et klaxons. (On klaxonne beaucoup et à toute heure.) Peu à peu les bruits s'espacent, s'assourdissent. Vers minuit un certain calme s'installe. Je m'endors. Plus

³ Le mot est à prendre dans un sens tout relatif.

tard, il y aura encore quelques concerts d'aboiements, un ou deux feulements de chats. Enfin à six heures et demie des sifflets sonores d'oiseaux résonneront contre les façades des blocs locatifs. A sept heures et demie je me lèverai.

LE PAIN

Le pain blanc, rond et plat, se coupe en larges bandes à l'aide d'une paire de ciseaux. Quant au pain sans levain appelé *lavash*, très savoureux, au goût de feu de bois, on l'empile sur la table, plié plusieurs fois pour qu'il ne prenne pas trop de place. Il se garde des semaines, des mois si nécessaire ; il suffit de l'arroser légèrement d'eau pour qu'il reprenne sa souplesse. Sa fabrication est spectaculaire : une personne étend la pâte, une autre la cuit en la plaquant sur la paroi d'un four circulaire, formant un trou dans le sol. Au bout de peu de temps, le voilà cuit, récupéré et placé sur un tas d'autres qui embaument les alentours.

ENNUI

Dans l'inaction de l'après-midi, après la sieste, il m'arrive de m'ennuyer. Eh bien ce n'est pas du tout désagréable. On sent le temps s'écouler, comme du sable qui fuirait d'une main entrouverte. N'est-ce pas une noble et suffisante occupation de l'esprit ?

VARIANTES ET CONSTANTES

Changer radicalement de décor, de société, de genre de vie, cela me permet de départager mieux ce qui dans mon comportement et mes humeurs m'appartient en propre, et ce qui ressortit au masque social, à la posture et parfois à la grimace que la société attend de moi – ou que je trouve plus commode d'adopter – dans telle ou telle circonstance.

ILLUMINATION

Ce matin, au bord de la route, alors que j'attendais le minibus dans une chaleur agréable due à la pluie de la nuit, une journée particulière semblait s'offrir à moi – à un moi particulier, décapé, prêt à la recevoir. La lumière déjà intense était un pur plaisir, persistant durant tout le trajet en bus. Je devais être le seul passager à ressentir ce moment avec une telle force, qui me faisait remonter à certains matins d'enfance.

MINIBUS AUX PARE-BRISE ÉTOILÉS

Dans l'état où sont certains d'entre eux, seule la collusion des propriétaires avec les autorités leur permet de circuler encore. Pour rendre le trajet... possible, les passagers s'entraident, retenant une personne debout lors d'un freinage soudain, lui prenant son sac pour qu'elle puisse se tenir des deux mains, ou se serrant pour lui laisser la moitié de son siège, vous aidant à manier la porte coulissante, passant la monnaie au chauffeur de main en main. L'autre jour une dame, au moment de sortir, me fait signe de prendre sa place. Mais je la cède à une

autre dame d'un certain âge. Colère de la matrone débarquée, qui enguirlande celle qui s'assied. Je fais des signes d'apaisement. Le bus repart. Je consulte mon petit papier : *franciakan hamalsaranum kangnek* (arrêtez-vous à l'université française) et je prends mes repères pour dire ce mot de passe au bon moment.

ARRÊTS OFFICIELS

Le minibus s'arrête en principe aux arrêts, c'est-à-dire le plus près possible – et parfois au large – des arrêts marqués par un abri ou une pancarte. Il trouve sa place devant ou derrière les bus déjà arrêtés, ou en double (et parfois triple) file. Un chauffeur qui n'a plus de passagers à embarquer s'efforce de se dégager au plus vite pour reprendre sa place dans la circulation. Cela ne va pas sans grands coups de klaxon de sa part et de la part de ceux qui sont en train de le dépasser. L'ensemble de ces mouvements est un ballet millimétré où les rétroviseurs et les carrosseries se frôlent.

DES PLACES ASSISES ET DES AUTRES

La plupart des minibus offrent deux places à la droite du chauffeur. Ces places sont presque toujours occupées par des hommes. Je n'ai vu aucune femme d'un certain âge s'y installer. Dans le corps du bus, les passagers du fond avancent peu à peu, en profitant des places qui se vident, pour pouvoir s'extraire plus commodément, le moment venu, de ce qui sera peut-être devenu d'ici-là, par l'arrivée successive de voyageurs, un enchevêtrement de corps obstruant le passage vers la sortie.

DES DEMI-PLACES ET DES VOLEURS

En général, les jeunes n'hésitent pas à céder leur place aux plus âgés. On cède aussi facilement une demi-place : on s'assied alors tout au bord du siège, en faisant signe à une personne debout de profiter de ce qu'il en reste. Car chacun sait combien il peut être pénible de rester le dos courbé et la tête baissée, le corps arc-bouté dans la mesure du possible, les mains accrochées au bord du toit et aux sièges voisins. Ainsi la patience et l'entraide des passagers, la résignation des chauffeurs sous-payés permettent aux propriétaires privés des lignes de transport de gagner des fortunes.

MICROCOSME ET MACROCOSME

Le minibus est à l'image de la société arménienne. Le peuple travaille beaucoup et gagne peu, cultive son jardin s'il en a un, vit grâce à l'entraide familiale, et côtoie les limousines princières des chefs de clan qui tiennent en main la grande économie.

ELÉGANCE

Autant la ville, ses rues, ses places, ses immeubles, ses monuments et ses statues ignorent le raffinement (font exception les nombreux jets d'eau

ornant les rues et les places), autant les femmes de Yerevan sont des modèles d'élégance, dans leurs tenues simples (il fait chaud) et coquettes (que de belles formes ont ces dames qui ignorent les régimes).

QUARANTE DEGRÉS

J'apprends ce soir qu'il fait 40 degrés. Je l'avais déjà lu sur les visages éprouvés de certains habitants. Quant à moi, je supporte nettement mieux la chaleur qu'au début de mon séjour. Transpirant à peine, pas trop fatigué après mon cours de français et mes leçons d'arménien, je n'en reviens pas de ce changement.

RÉCUPÉRATION

Une petite plaque de tôle rouillée servira longtemps, ici à continuer une clôture, là à compléter une toiture, ou à obstruer quelque ouverture. Rien ne se perd, ce qui ne sert plus à l'un, fera le bonheur d'un autre.

MARIAGES

Les mariages sont fréquents et spectaculaires : lâcher de colombes sur le parvis de l'église, cortège de voitures, dont une limousine blanche extralongue louée pour la circonstance, et concert de klaxons ; la nuit, feux d'artifice pétaradant et illuminant tout un quartier. Non, ces fêtes ne passent pas inaperçues.

LA VILLE ROSE

Les façades des immeubles sont roses, ocres, brunes, de la couleur du tuf qui les recouvre. La dominante rose a donné son surnom à la ville de Yerevan. Le crépi est très peu utilisé, la tuile ou la brique, inexistantes. Les grands immeubles ont un toit plat ; les petites maisons, les garages, hangars et autres abris sont couverts de tôle profilée. L'architecture urbaine est massive, utilisant dans toutes sortes de combinaisons les colonnes, les arcs en plein cintre, les frontons et les frises des temples classiques. Cette apparence austère est démentie par l'adjonction désordonnée, aux rez-de-chaussée, de plaques publicitaires, de vitrines, de petits magasins de couleur vive dont les articles s'étalent souvent sur le trottoir. Dans les quartiers d'habitation l'esthétique ne tient guère de place ; seule la végétation habille les rues et les cours. La ville rose est aussi une ville verte.

ANIMATION

Yerevan aime le mouvement et le bruit. Les grands magasins y sont ouverts 24 heures sur 24. Les commerçants ne distinguent pas le dimanche des autres jours.

MUSÉES

Les musées d'Arménie témoignent de la richesse culturelle de ce peuple,

de la grandeur de son passé, de ses tragédies. Le plus impressionnant est le musée du génocide, d'une grande sobriété, laissant le spectateur imaginer à partir de quelques photos et de quelques chiffres, de quelques documents écrits. Bien des visiteurs en sortaient au bord des larmes, comme moi. André pleurait.

UN ENCHANTEMENT

La visite au musée de ce peintre, qui est en même temps la dernière maison où il a vécu, est un enchantement qui commence comme celui de *La belle au bois dormant*. Vous vous heurtez à une porte fermée. Vous essayez une seconde fois d'entrer, vous êtes sur le point de repartir quand la porte s'ouvre, une dame vous déclare que : oui, le musée est ouvert selon les heures indiquées. On vous fait monter l'escalier jusqu'au 2^e étage, où en effet se trouvent une gardienne et un agent en uniforme. Mais vous êtes pris par les tableaux du maître, à la fois si riches de formes et de couleurs, si éclatants de force et si lisibles : paysages et portraits, scènes d'intérieur, natures mortes s'imposent au regard et à l'esprit. Vous redescendez au 1^{er} étage où vous retrouvez une gardienne, la dame qui vous a ouvert et avec laquelle vous échangez quelques mots, et une accumulation de tableaux retraçant, à travers les influences diverses du XX^e siècle, l'unité de cette œuvre triomphante. Au rez-de-chaussée vous attendent encore des œuvres magistrales, quelques dessins dont l'un, intitulé « Trois arbres », vous retient. Vous pensez aux « Trois arbres » gravés par Rembrandt : dans un style beaucoup plus dépouillé, allusif, c'est ici la même maîtrise du monde par l'art – et maîtrise de l'art à propos du monde – qui s'affirme. Le lendemain, vous avertissez vos amis qu'ils aillent voir ces merveilles, qu'ils ne se laissent pas décourager par la porte fermée : pour eux aussi, le miracle aura eu lieu.

SPÉLÉOLOGUES

Notre minibus de ce matin offre quinze places assises, dont deux à côté du chauffeur, et des espaces libres suffisants pour entrer et sortir par la portière et pour gagner les places arrières. Ces espaces annexes se sont remplis d'une dizaine de voyageurs debout qui s'agrippent au rail de la portière, aux bords du toit ouvrant, au haut des sièges, courbent le dos et regardent en bas pour ne pas heurter le plafond, comme des spéléologues dans un souterrain.

LE PRINCIPE DE PRÉCAUTION

Dans nos vieilles démocraties, on s'attend à ce que l'Etat nous évite tout danger, et nous tire d'affaire s'il nous arrivait malheur. Ces principes n'ont pas cours ici. Chaque automobiliste est pour les autres ainsi que pour les piétons un danger permanent qui exerce votre vigilance et votre habileté. Une voiture tourne, freine, s'arrête sans avertissement ; elle se gare plus ou moins près du trottoir, parfois en double file ; on laisse très souvent ouverte la portière côté chaussée : aux autres de l'éviter. (N'ont-ils pas des yeux pour la voir, un volant pour tourner, des freins le cas échéant ?) J'ai vu dans le dallage d'une église un grand trou carré, faisant

certes partie de l'édifice historique, mais où un visiteur distrait, un enfant aurait pu se casser une jambe ou pire encore. Rien ne signalait ce piège ouvert dans la pénombre. Seuls les Suisses présents attachaient sur cet endroit un regard songeur.

UNE UTILISATION PARADOXALE DE L'ESPACE

La circulation à Yerevan est bien moins dense que dans nos capitales européennes, mais chaque voiture y a besoin de beaucoup d'espace : on zigzague sur la chaussée pour éviter un trou, un obstacle, pour changer de voie en vue d'un dépassement ; s'il y a deux voies libres, on en occupe le centre, jusqu'à ce qu'un klaxon impératif vous persuade de vous rabattre, en général sur votre droite. Chacun va à son rythme, selon sa voiture, et tout le monde se retrouve devant le feu rouge où on s'entasse : les trois voies de circulation en deviennent quatre ou cinq, les voitures se frôlent, il s'agit toujours de ne pas suivre, mais de précéder autrui.

SOURD ET MUET

Curieuse situation que la mienne : enseignant ma langue cinq matinées par semaine à quinze étudiants pleins de vie, je me retrouve souvent muet le reste de la journée – chaque jour un peu moins, mais le processus est long – et sourd aux nouvelles du monde. Ni journal, ni radio, ni télévision que je puisse comprendre. J'ai appris par hasard les incendies des environs de Moscou, dont je ne sais rien depuis. Je ne fais pas grand-chose pour modifier cette situation, qui ne me trouble pas ; j'y pense à peine, comme à une singularité qui toucherait quelqu'un d'autre. Cette absence d'information me permet en fait de vivre plus intensément chaque instant. N'est-ce pas ce que je désirais ?

SI CES NOTES...

Si ces notes peuvent intéresser, elles le devront au fait que je m'adresse d'abord à moi-même, pour découvrir qui je suis et comment je vis. Quand on écrit pour soi, on essaye de ne pas s'ennuyer ; on n'a pas besoin de se convaincre ni de se montrer en beau, j'espère. Il suffit qu'on se connaisse mieux par la variété des situations et par le pouvoir des mots.

CETTE SOLITUDE

Cette solitude non subie, mais choisie – au cœur de mon projet – me révèle à moi-même. Un environnement inconnu, peu déchiffrable au début, me permet d'être moi-même dénudé, décapé, celui que les situations changeantes ne modifient pas, celui que je pourrai appeler « moi » avec plus de précision qu'avant cette expérience.

RÉBUS

Imaginons un pays dans lequel un panneau, une affiche s'offre comme un rébus à déchiffrer, où la moindre étiquette sur une bouteille de bière

excite la curiosité. Tout y est mystérieux, tout y est neuf. Yerevan est pour moi ce milieu révélateur où ne subsistent que très peu de mes habitudes, où ma curiosité trouve à s'exercer sur l'objet le plus quotidien.

DES NEZ ET DES CORPS

La plupart des Arméniens ont un grand nez, plus ou moins droit, parfois en bec d'aigle, imposant. Le nez donne du caractère aux hommes, de la beauté aux femmes. Il relie leurs grands yeux où la prunelle sombre se détache et leur bouche bien dessinée. Mieux que jolies, elles sont belles.

Elles ont des rondeurs qu'elles ne cachent pas, mais mettent en valeur dans des vêtements moulants. Avec l'âge, ces rondeurs tournent souvent à l'obésité. De même chez les hommes, qui attrapent très tôt du ventre et s'efforcent ensuite de l'arrondir en mangeant beaucoup. Il faut dire que les produits du pays sont savoureux et que les Arméniennes cuisinent bien.

VOIR, PHOTOGRAPHER

La curiosité me pousse à tout observer, à photographier tout ce qui diffère des pays que je connais. L'appareil en main, je déambule dans les rues, à l'affût de ce qui pourra donner à mes proches – et à moi dans quelques années – une idée de ces gens, de ces maisons, de ces rues où se côtoient le luxe et le délabrement.

SANS PRÉPARATION

Comme toujours, j'ai été incapable de préparer mon voyage par des lectures (les fameux guides) ou par d'autres recherches.. Je suis venu ici avec pour tout bagage intellectuel les deux premières leçons d'une excellente méthode de langue arménienne – autant dire quatre ou cinq mots et quelques lettres du nouvel alphabet. Avant de voyager (Est-ce crainte de déflorer la nouveauté, d'attraper des préjugés ?), une sorte de paralysie de l'esprit m'empêche de me documenter sur ce qui m'attend. C'est au point que je ne veux rien entendre de ceux qui reviendraient de ce pays. Cette même crainte m'empêche de préparer un cours de français avant d'avoir fait connaissance avec les étudiants : j'aurais l'impression de m'adresser à des abstractions, de manquer l'échange, l'authenticité de l'expérience.

RENCONTRES

De nombreux chiens vivent dans les rues, dormant le jour, aboyant la nuit, cherchant leur nourriture partout. Les chats aussi vivent dehors, aussi libres que les moineaux. En plein centre-ville, sur la place Charles Aznavour, dans un bassin orné d'un petit jet d'eau, j'ai photographié des canards, dont cinq canetons nageant dans tous les sens, et que m'avait signalés une vieille dame (de mon âge, peut-être moins) pleine d'esprit. Elle tenait à m'expliquer – en anglais – la vie des gens, beaucoup moins bonne selon elle que lorsque l'Arménie faisait partie de l'URSS. Gorbatchev était responsable de tous les maux, un criminel. Mon

mauvais anglais ne me permettait pas de répondre sans la froisser ; d'ailleurs je ne suis pas venu ici pour livrer mes idées aux Arméniens. Cette petite dame au visage expressif, à qui il ne reste que peu de dents, s'appelle Hélène.

UN COURS DE LANGUE(S)

Les leçons d'arménien que j'ai suivies étaient riches en contenu linguistique. Nous étions trois étudiants, Jeanne la Française, Tanja la Suisse allemande et moi. Entre nous trois, la langue commune était l'allemand ; Jeanne et moi communiquions en français, Tanja et moi au moyen de deux dialectes suisses alémaniques (thurgovien et bernois), Jeanne et Tanja en hochdeutsch ; quant à notre professeur arménien, il donnait ses explications en anglais.

« KHOROVATS »

On me dit que la grillade à la broche est la passion des Arméniens. Hier soir j'ai assisté à sa préparation. Dans l'angle d'un immeuble d'une dizaine d'étages se trouve un petit jardin protégé par une clôture métallique et une porte fermée au cadenas. Il y pousse des arbres fruitiers et quelques fleurs. Tout contre la façade de l'immeuble est installé le grill : un bac pour le feu de bois et la braise, sur lequel seront installées de longues broches chargées les unes de tomates ou d'aubergines, les autres de viande de porc et de poulet ou encore de poisson. La famille qui nous invite habitant au rez-de-chaussée, jouit du jardin. Aliments, condiments et outillage passent par une fenêtre pour sortir, puis pour rentrer dans l'appartement une fois la grillade prête. Nous sommes une dizaine autour de la table, on a préparé de la nourriture pour vingt, et nous mangerons comme quinze.

UN CROCHET SYMPATHIQUE

Tout à l'heure le minibus a fait un crochet par une rue latérale pour y déposer une passagère chargée de deux paquets lourds.

GÉNÉROSITÉ ARMÉNIENNE

La générosité arménienne est implacable pour l'étranger. Lorsqu'on m'accompagne en minibus, on me paye le trajet. (N'est-ce pas, Gayanè ?) Lorsque vient le moment de payer au restaurant, toutes les ruses sont bonnes pour m'en empêcher ; insister conduirait à une lutte épuisante. A table, si j'ai assez mangé, on me persuade de reprendre « un petit peu » (en arménien *kitch-kitch*) d'un plat, et si je tends mon assiette elle sera remplie d'excellents mets que je n'ai même pas envie de refuser. Si j'accepte de venir prendre un café dans une famille, on servira gâteaux, pastèque et melon ; trois heures plus tard, nous retournerons à table pour le dîner⁴. (Il est si facile de décommander mon repas habituel, un coup de téléphone suffit, on le passe pour moi dans la langue du pays.)

⁴ Chers concitoyens de la libre Helvétie, lisez : le souper.

LE TÉLÉPHONE PORTABLE

Pour monter dans un minibus sans tomber, j'ai besoin de mes deux mains : faire coulisser la lourde portière, la maintenir ouverte, lever les pieds sur les marches irrégulières, courber la tête... Les Arméniens font tout cela une main et un portable plaqués contre l'oreille. C'est que le téléphone accompagne et ponctue la vie quotidienne. Il a fallu plusieurs coups de téléphone pour fixer votre rendez-vous ; il en faudra encore pour le confirmer, en modifier l'heure, vous avertir de certain retard... et peut-être fixer un autre rendez-vous.

L'EAU, LES PLANTES

L'Arménie sans eau serait désertique. Il y pleut rarement en été. Dieu merci, l'eau des rivières ne manque pas, et une irrigation systématique, des arrosages quotidiens entretiennent les champs, les vergers, les jardins et, en ville, les allées d'arbres, les parcs, pelouses et plates-bandes fleuries. Dans les quartiers d'habitation, les peupliers (vus d'en bas, de la rue) rivalisent de hauteur avec les immeubles locatifs.

LA LANGUE

L'arménien est une langue sonore, autant par ses nombreuses consonnes, souvent suivies d'une aspiration, que par ses voyelles, où le A prédomine, un A antérieur un peu nasal, un peu traînant et qui résonne, qui colore la phrase. Cette langue ne connaît pas de différence entre *il* et *elle*, c'est le même pronom (*na*) qui exprime un masculin et un féminin.

MATCH DE FOOT À LA TV

Il fait plus de 35 degrés à l'ombre cet après-midi, et je comprends que les footballeurs géorgiens et arméniens qui s'affrontent ne courent pas aussi vite que leurs collègues européens. La télévision me plaît, pour une fois. Après tout, c'est la première émission en arménien dont je comprends tout le déroulement.

UN GRIL D'INTÉRIEUR

Je découvre un gril d'un genre nouveau pour moi : une grande jarre d'argile dont l'intérieur est équipé de corps de chauffe incandescents (comme dans un grille-pain). On y suspend verticalement les broches de viande, puis on met le couvercle. Le cuisinier n'aura pas eu besoin de quitter la cuisine pour préparer sa grillade. J'ai fait trois photos de cet appareil ingénieux.

EFFETS DE LA CUISINE

La nourriture arménienne aura réussi là où certaines autres cuisines délectables ont échoué : me faire prendre un peu de ventre. L'âge y est peut-être aussi pour quelque chose.

BALISTIQUE APPLIQUÉE

Le calcul des trajectoires – ou plutôt leur estimation soignée – est une condition de survie. Même si vous empruntez un passage pour piétons plus ou moins *matérialisé* par de la peinture blanche, vous ne pouvez traverser d'un coup une rue large de trois voies dans chaque sens. Il faut donc progresser voie après voie, après avoir évalué de loin la trajectoire et la vitesse de chaque voiture. Arrivé sur la ligne médiane, marquez un temps d'arrêt pour procéder à de nouveaux calculs. Vous êtes sain et sauf sur le trottoir d'en face ? Bravo, vous avez réussi une fois encore.

EN LISANT PROUST

*On veut pleurer les larmes qu'il [l'adieu] apportera bien avant qu'il survienne.*⁵

Cette phrase est révélatrice : *on* veut être non seulement l'acteur, mais le metteur en scène de sa vie. Alors on se fabrique une vie imaginaire à la place de la réalité qu'on est incapable d'accepter. Terrible maladie dont les écrivains du siècle vingtième sont les victimes et les témoins. Cet homme se croit tout-puissant, alors qu'il ne règne que sur des phantasmes. Mais le monde que nous croyons vivre aujourd'hui est-il plus réel, phagocyté qu'il est par les fantasmes de l'économie ?

LA TABLE

La variété des mets est là sur la table : avant, pendant et après les plats principaux, vous êtes invité à goûter de plusieurs légumes frits, macérés, au naturel ou en salades dont les plats couvrent la table et parfois se chevauchent. C'est qu'ici une table d'hôtes doit être entièrement recouverte de nourriture. Quant au plat principal, il peut consister en légumes farcis de viande, feuilletés, pommes de terre, pâtes, céréales, grillades, pois, haricots... Il y a plusieurs sortes de pains que l'on entasse à la gauche de chaque convive, ou dans des plats communs à plusieurs. De cette variété de mets, libre à vous de composer votre repas comme vous l'entendez, d'associer ce qui vous plaît et dans l'ordre que vous préférez. Un repas arménien est un rappel du pays de Cocagne.

S'INSINUER DANS LE FLOT

Tourner sur route, cela se pratique couramment, et sur une avenue comme sur une route secondaire. J'ai vu des voitures de police le faire sans se préoccuper d'une double ligne médiane bien marquée. Cela exige une certaine technique, la même que pour s'engager dans la circulation lorsque celle-ci est dense : on s'insinue peu à peu dans le flot, de sorte que les premières voitures vous évitent d'un petit coup de volant, puis que les suivantes sont obligées de changer de file ; alors on engage son véhicule dans cette seconde file, qu'on coupe peu à peu. Lorsque le coup de force a réussi, on peut accélérer à son tour... jusqu'à ce qu'un autre conducteur coupe votre route.

⁵ T. III p. 352 de La Recherche, édition Pléiade 1954

VERDURE

Il y a, à la périphérie de la ville, de petits quartiers campagnards ignorés et dépassés par les zones d'immeubles élevés. Ce sont des petites maisons, souvent en construction : on ajoute un appentis, une terrasse, on agrandit une pièce. Les toits de tôle brillent au soleil, parmi les jardins ombragés d'arbres fruitiers.

ALBERTINE

Si je ne me reconnais que rarement dans le personnage du narrateur de *La recherche du temps perdu*, et particulièrement de ces parties intitulées *La Prisonnière* et *La fugitive*, je prends habituellement le parti d'Albertine, qui vit au jour le jour, adopte facilement les désirs des autres et que je suppose être beaucoup plus intéressante que ce que Proust nous présente d'elle.

LE NARRATEUR DE PROUST

A cet obsédé pervers, maniaque, presque autiste le lecteur ne peut demander de comptes, puisqu'il s'agit du narrateur, puisque c'est son histoire. Si vous n'êtes pas content, il peut vous la raconter autrement, ou pas du tout. On se tourne alors vers l'auteur, vers le créateur de cet univers malsain, vers celui qui tire sans cesse de faits exceptionnels des lois universelles, alors qu'il ne sait rien de la vie, confond l'amour et le désir, voudrait nous faire croire que la maladie dont il souffre est la loi de l'humanité. Si Proust n'était pas un si grand styliste, son monde s'envolerait en poussière à la première lecture.

CRIS DE LA COUR

Le soir montent de la cour des cris véhéments d'hommes qui affirment leur présence, de femmes qui laissent exploser leurs émotions, d'enfants qui jouent ou qui pleurent. De ne rien comprendre aux paroles me laisse toute liberté d'apprécier les sons. Je leur donne une interprétation vague et incertaine qui me satisfait pleinement. Quand les voix se calment, c'est le concert des moineaux qui s'affirme. Par la fenêtre arrive un peu de fraîcheur, relative, mais bienvenue. Il est 22 heures, les oiseaux se sont tu depuis longtemps, les cris humains ont repris de plus belle, ils ne cesseront que vers 23 heures, alors que je me serai peut-être endormi dans leur proximité.

SEIZE AOÛT

Les grosses chaleurs sont-elles passées ? La nuit est à 25 degrés, la journée ne dépasse pas 35. C'est un soulagement.

DIX-HUIT AOÛT

Il a suffi d'écrire ce qui précède pour que les chaleurs reviennent, aussi fortes qu'en juillet.

DANSE DU MINIBUS

Tant de fois j'aurai dansé votre danse, imbriqué dans des entrelacs de corps, de membres, guettant la sortie de quelques passagers, craignant l'entrée de quelques nouveaux. Combien de fois j'aurai aspiré vos courants d'air, soudant ma carcasse à votre carcasse pour ne pas sauter au plafond, et puis, ayant déposé 100 drams dans la main du conducteur, je vous aurai quitté au bruit de la portière qui claque.

LA PASTÈQUE (« DZEMÈROUK »)

A 22 heures Petros heurte à ma porte et m'annonce avec son large sourire (et en français) : *la pastèque*. C'est le dernier rite de la journée, pastèque et melon sont délicieux, désaltérants, et mon hôte en a coupé de grandes quantités. Après quoi je me retire pour la nuit.

UN. DEUX, TROIS (BIS)

A trois je plonge dans la page blanche.
J'émerge – permettez que je nage jusqu'à la marge.
Je me sèche – cette page était un peu fraîche – et je suis enfin à vous.
Je vais naviguer sur ma pirogue, parcourant de haut en bas et de gauche à droite un certain nombre de pages en votre compagnie.
Du moins j'ose espérer que vous me suivrez jusqu'au bout – dans l'hypothèse où je meurs avant vous.

(Yerevan, août 2010, 2 heures du matin)

MARCEL PROUST

La douleur après la mort d'Albertine : on n'y croit pas, il y a trop de phrases, de répétitions. Que la petite lettre de mon grand-père est plus convaincante ! La douleur du narrateur existe aussi peu qu'Albertine elle-même, dans les pages où elle était censée vivre. Cette suite d'Albertine différentes, puis cette suite de narrateurs, dont chacun s'épuise dans un moment différent, enlèvent toute réalité à la vie de « Marcel ». Ce narrateur n'existe pas mieux que les images successives du kaléidoscope, Seule subsiste, en toile de fonds, l'obsession de l'auteur.

LE MONT ARAGATS

A cette ascension qui nous a menés à 3600 mètres d'altitude, je repense souvent, car elle a déclenché dans ma hanche gauche une douleur qui m'accompagne encore. Mais j'y repense avec joie, à ce lac de montagne, à ces névés alternant avec des pierriers – de gros blocs de pierre brune où le pied n'est jamais posé à plat. Là-haut, les fleurs avaient le même éclat que nos fleurs de montagne, l'air était vif, la lumière crue. Je suis redescendu les névés en glissant sur le pied droit, pour soulager le gauche. Le mont Aragats valait bien cette douleur *mnémotechnique*.

DAVIDASHEN, MON QUARTIER

Ce quartier qui à mon arrivée m'avait paru si prolétaire, avec ses énormes blocs d'habitation aux entrées délabrées, aux parties métalliques marquées de rouille, avec son linge suspendu devant les fenêtres, je comprends aujourd'hui que c'est un quartier privilégié, où le vent souffle en permanence, où habitent des gens plutôt aisés, ayant un travail régulier, un quartier dont la rue principale, qui escalade la colline, est bordée de magasins, dont plusieurs boutiques de vêtements. Ce quartier animé, coloré, je me suis mis à l'aimer. Un chauffeur de taxi que je salue en passant me demande de le photographier devant sa voiture. Son copain prend la pose devant une autre voiture. (Est-ce la sienne ?) Me voilà bientôt photographe attiré de Davidashen. Il suffirait que je m'installe ici...

PORTRAITS

J'aime photographier les rues, les bâtiments, mais par-dessus tout les gens. Si c'est possible, je leur demande leur accord, et je les saisis de face, comme je les ai rencontrés, dans leur cadre de vie.

« ON NE GUÉRIT D'UNE SOUFFRANCE... »

On ne guérit d'une souffrance qu'à condition de l'éprouver pleinement. (Marcel Proust.) Oui, tant qu'on n'a pas payé le prix des événements, ils nous rongent, la facture s'alourdit, à la fin notre lâcheté nous fait payer un prix disproportionné, comme une vengeance de cette réalité que nous voulions ignorer.

ENCORE PROUST

- Comme le verbe *ressasser* s'applique bien à la coulée des phrases et des sentiments de Proust. Il y a en lui de l'analyste juvénile enthousiaste et ignorant de la vie et du vieillard ramolli qui ressasse.
- Proust est-il à ranger dans la lignée des moralistes français, ou cette pose n'est-elle qu'un artifice de plus de sa part ?
- Résumé factuel de « La fugitive » : Marcel le narrateur verse des litres de larmes – l'auteur Proust lui a cassé sa poupée.

PHOTOS DE CLASSE

Aujourd'hui j'ai fait des photos en classe, illustrant l'atmosphère chaleureuse du groupe et la beauté des jeunes Arméniennes.

RÊVE

Mes réveils ici me laissent rarement le souvenir d'avoir rêvé. Ce matin pourtant le rêve était très clair à mon esprit (mais non sa signification) et j'ai gardé assez longtemps le sentiment qu'il m'inspirait : un étonnement sans fond. En effet, revenu à la ferme de Bonnefontaine qui m'appartenait encore mais que je n'habitais plus, j'avais trouvé le chemin

devant la maison plein de trous. Apercevant dans une voiture trois hommes (dont un conseiller communal de Corminboeuf que je situais à Bonnefontaine), je me dis qu'ils allaient nous reprocher, à mon voisin et à moi, d'avoir prélevé des graviers de la route pour notre usage. Je me promettais de demander à mon voisin Pierrot si c'était lui qui avait pris ces matériaux. Au fur et à mesure que le rêve se déroulait, la déformation de la route devenait plus forte, jusqu'à un complet bouleversement : devant ma maison se trouvait une montagne de terre, évacuée d'un tunnel creusé dans la colline ; à la fin du rêve le tunnel était devenu une énorme tranchée divisant la colline, et je parlais avec le fils de mon voisin, Jean-Bernard, lui demandant à quelle heure son père aurait fini de manger. Réponse : *une heure moins dix*. Fin du rêve.

INVITER UN ARMÉNIEN

Voilà une mission presque impossible : votre ami arrivera, par tous les moyens, à payer à votre place. Même dans le minibus, profitant de sa connaissance des usages et de la langue, il réussira à donner au chauffeur les 100 drams que vous lui devez. Et si aujourd'hui j'ai fait mentir cette règle, c'est que Gohar, qui mangeait avec moi avant de me conduire au musée, est beaucoup plus jeune que moi et que, par cette grande chaleur, nous n'avions pris que des salades. Voilà une victoire dont je ne peux pas me vanter.

UN CRÉATEUR MULTIPLE

Une visite au musée Paradjanov s'imposait, j'ai suivi le conseil de mes amis. Dans une maison de Yerevan qui a recueilli l'ameublement et la décoration de la maison du cinéaste à Tbilissi (Géorgie), on a rassemblé ses œuvres plastiques – dessins, peintures, collages, assemblages dans les cadres les plus variés – qui étaient autant de pieds-de-nez au régime soviétique, c'est-à-dire d'hymnes à la liberté. On l'a mis cinq ans en prison, on lui a interdit de filmer pendant quinze ans ; il est mort à 62 ans des suites d'un diabète mal soigné en prison. Usant des matériaux hétéroclites qui s'offrent à lui, avec une prédilection pour certains objets (la balance, la grenade, les tissus anciens, les chapeaux de femmes, le poisson et l'oiseau, les miroirs, morceaux de verre et de vaisselle...) Paradjanov crée comme la nature, abondamment, harmonieusement, de sorte que l'objet sorti de ses mains est habité par une nécessité évidente. Les deux films (sur quatre qu'il a réalisés) que j'ai achetés, je les regarderai en Suisse, pour prolonger cette découverte.

GRANDS NOMS

La fierté nationale des Arméniens éclate partout, dans les rues comme dans les musées. On fait des grands hommes des statues aux traits « réalistes », mais échappant à tout réalisme par leurs dimensions monumentales. Les noms des avenues et des rues rappellent aussi ces grands patriotes, poètes ou généraux.

QUESTION À MONSIEUR PROUST

N'est-il pas contradictoire d'insister sur la succession des moi à l'intérieur de l'individu, et de se donner ensuite tant de peine pour concilier les personnages successifs joués par le mari d'Andrée, petit snob superficiel à Balbec et créateur de génie à Paris ? (t. III, pp 605 et 606)

PERFUMED RELAX

On n'achète pas toujours ce qu'on veut. Comme je cherchais des mouchoirs en papier, et que je n'en trouvais que parfumés à la menthe ou autres senteurs à la mode, je me suis rabattu sur un paquet marqué « perfumed relax », que je supposais moins parfumé que les autres : c'était justement cette odeur insistante qui ne sent que la chimie, comme celle qu'on ajoute à la lessive pour qu'elle sente le *propre*, et que je déteste. Maintenant, lorsque je me l'applique sur le nez, j'ai l'impression de réciter un acte de contrition : *C'est ma faute, c'est ma très grande faute...*

« CICLÉES »

Les cris stridents des enfants qui jouent dans la cour, on les appelle en Suisse des *ciclées*⁶. Le mot me revient avec le son, il me semble que depuis ma jeunesse je n'ai plus entendu d'enfants pousser de telles ciclées.

CHAUDE LECTURE

Si on m'avait dit que je lirais Proust tout un après-midi par une chaleur de 40 degrés, je ne l'aurais pas cru. Peut-être même que je n'en reviens pas encore.

DÉDICACE

A Siranoush et Petros, avec qui j'ai autant communiqué par gestes que par mots, dont la gentillesse et les attentions me comblent, et à qui j'espère que mes notules arméniennes seront traduites un jour. A Gohar qui m'a aidé dans tant de circonstances (et même pour traverser la route). A tous les amis que je souhaite revoir bientôt et à mes étudiants et étudiantes de français, avec qui nous avons passé tant d'heures studieuses et joyeuses.

« VERNISSAGE »

Dans un parc non loin de la place de la République, se tient chaque semaine le grand marché appelé « Vernissage » où l'on trouve des objets artisanaux, des tapis, de la vaisselle, des vêtements, des tableaux... Le meilleur y côtoie le pire, et tous les degrés intermédiaires y sont représentés. Seule la chaleur ambiante me retient d'y flâner plus

⁶ Ou *siclées*. Le verbe existe aussi : les enfants *ciclent* ou *siclent*.

longtemps et d'y retourner plus souvent.

RÊVE DE RENTRÉE DES CLASSES

Mon frère, ma sœur, mes amis, tous enseignants, partaient pour la rentrée des classes. Moi seul je ne savais pas dans quel collège, dans quelle ville on m'attendait. Quelles hésitations, quelles angoisses, jusqu'au moment où je me souviens que je suis retraité, et où je me réveille.

QUE DE BRUITS

Que de bruits cette nuit de vendredi à samedi ! A deux heures un automobiliste pénètre dans la cour, klaxonne, ouvre sa portière pour que deux ou trois cents personnes puissent jouir de sa musique préférée ; il repart en faisant hurler son moteur et crisser ses pneus, sans oublier de klaxonner. Puis un fêtard vient chanter sous les mêmes fenêtres, longuement. Les meutes de chiens s'en mêlent. Vers le matin, c'est une bataille de chats, brève, mais intense. Joli contraste avec mes nuits campagnardes de Corminboeuf.

PAS D'INTERNET

La boutique de mon quartier offrant la liaison internet a fermé pour transformation avant que je puisse y prendre mes habitudes. Il ne me reste que dix jours à passer ici, j'en prends mon parti. J'entre dans un local du centre-ville annonçant « Xerox, Internet », mais le préposé me répond qu'il n'y a pas d'internet. Une fois encore, tant pis.

A LA RÉFLEXION

A la réflexion, tout n'est pas toujours agréable ici. Il y a la promiscuité dans l'appartement, ma porte toujours ouverte pour créer un courant d'air salvateur ; il y a les minibus dont j'ai beaucoup parlé ; il y a cette chaleur fatigante, le manque de communication... Mais il ne me vient pas à l'idée de me plaindre, alors que tout est si différent de ma vie en Suisse. Ma curiosité l'emporte sur toute envie de juger. Ces conditions un peu spartiates ne sont-elles pas l'occasion de tester mes aptitudes au changement, la souplesse relative de ma vieille carcasse ? Et puis il y a des compensations : une vie sans souci matériel, des contacts chaleureux avec bien des gens, la nouveauté de ma vie. Bref, dans cette expérience, j'ai trouvé ce que je recherchais.

CE MATIN

Ce matin (samedi) je pars pour le centre-ville (*Kentron*) à neuf heures et demie. J'ai la chance d'arrêter tout de suite un minibus et je débarque place de la République. Je remonte vers le nord par les rues principales, la charmante Abovyan, puis sa parallèle Nalbandyan que je ne connaissais pas, débouchant sur Moskovyan en direction du nord-ouest, Baghramian (du nom d'un maréchal) qui prolonge les précédentes et abrite plusieurs ambassades.. Je photographie tout ce qui me frappe et tout ce qui me

plaît : des façades majestueuses, d'autres plus modestes ornées de feuillages, le contraste entre le dessin massif des immeubles et toutes les adjonctions précaires que le commerce et le confort des habitants a fait pousser devant les bâtiments principaux et autour d'eux ; tout ce qui contredit si fort le perfectionnisme helvétique, l'esthétique européenne, le respect de l'ordre et de la richesse que je vais retrouver bientôt *chez moi*. Ainsi cet hôtel particulier à demi caché par de grands arbres et par un haut mur entourant la propriété. J'entre par le portail pour prendre une photo, et la façade principale m'offre le spectacle de linges, de draps séchant sur des fils avec leur système de poulies habituel, mais étendu ici aux dimensions d'une cour d'honneur. Je compte sur ce genre de photos pour évoquer l'atmosphère de Yerevan, où la culture est inséparable de la vie quotidienne. A mon retour, je vais trier mes photos, puis les mettre sur un site visible par tous mes correspondants. Les Suisses pourront y voir ce que j'ai vu, et les Arméniens, ce qui peut intéresser un Suisse en séjour chez eux.

DESSINS D'ENFANTS

Le musée du dessin d'enfant : On y voit des dessins de partout, avec la mention du pays d'origine et de l'âge du jeune créateur. C'est un tour du monde passionné et passionnant.

LE SOUVENIR

Proust parle (t.III, p. 693) de *l'immédiate, délicieuse et totale déflagration du souvenir*. Je ne suis pas aussi exigeant. Je me réjouis, en retrouvant ma ville natale au cours d'une excursion projetée depuis longtemps, de savoir quelles réactions provoqueront en moi les rues, sentiers, escaliers qui m'ont vu grandir et que je n'ai revu depuis bien des années qu'en rêve, complètement transposés.

DEUX CHAUFFEURS

Rencontré aujourd'hui 21 août deux chauffeurs de bus particuliers, l'un par sa corpulence, l'autre par son amabilité.

PAR LA PENSÉE

Il m'arrive de me retrouver soudain par la pensée à Corminboeuf : la fin du séjour approche.

DRAPEAUX

La Cascade, monument lançant ses volées d'escaliers à l'assaut d'une colline, et abritant un musée à chaque étage, s'orne aujourd'hui de brassées de drapeaux. C'est en l'honneur de la rencontre de plusieurs chefs d'Etat de la région, sous la présidence du président russe Medvedev. Il m'arrive de suivre les nouvelles télévisées et, lorsqu'elles sont en russe, de saisir quelques bribes.

RETOUR SUR LE PASSÉ

Avec mes compagnes successives, j'ai été trop *gentil* – peut-être devrais-je dire trop indifférent, sous des dehors très attentionnés, tant il est vrai que j'ai de la peine à montrer une préférence pour ceci ou cela dans ma vie, persuadé que je suis que l'instant seul importe, que l'avenir nous est impénétrable, que nos actes produisent rarement les effets escomptés.

PIÈCES DÉTACHÉES

Quittant le boulevard que je connais bien, j'enfile une petite rue ombragée. Derrière un rideau d'arbres, se dévoile une série d'échoppes semblables, toutes consacrées aux pièces de rechange des voitures, une collection de pièces d'occasion débordant sur le trottoir. Je fais signe à un des commerçants que j'aimerais photographier. Non ! non ! Je m'approche, je « parle », surtout par gestes, répondant à leur curiosité. On rit. Puis ils posent à trois devant mon objectif. Clic-clac. Ensuite un seul que je prends devant sa boutique. « Hajoroutjoun » (Au revoir). Ils sont contents, et moi aussi.

DÉPOUILLEMENT

Dépouillé de ma langue, de mon entourage, de mes repères, je me sens bien – comme un naturiste qui se sentirait enfin lui-même dans sa nudité. J'attends de chaque instant du nouveau, une petite surprise qui colore mon univers, me régénère, fasse craquer le vernis dont la vie m'a recouvert.

LES CONSÉQUENCES

On me félicite de mon courage et de mon dévouement. Rien de tout cela. : je n'ai fait qu'accepter une proposition sans trop réfléchir, et tirer de cette situation les conséquences qu'il est en mon pouvoir d'en tirer. En plus, cela m'amuse.

C'EST DIMANCHE

Tous les magasins sont ouverts, l'animation est la même que tous les jours de la semaine, l'allure à peine plus flegmatique. Je fais quelques photos dans une zone en construction de mon quartier. Partout des chantiers, partout des coups de marteau, des bruits de perceuse ou de marteau-piqueur. Sur chaque chantier travaillent quelques ouvriers. Sur le bas-côté d'une rue secondaire, à l'ombre des peupliers on a improvisé une petite table autour de laquelle, assis sur des briques empilées ou des grosses pierres, six hommes d'un certain âge jouent aux cartes. C'est dimanche à Yerevan, dans le quartier de Davidashen.

BÉTON

Le béton soviétique devait être pauvre en ciment : il montre partout des signes d'usure, il dévoile sa trame, les fers qui dépassent de la surface effritée des marches, des socles, des murets. Cette fragilité est compensée par la grande épaisseur des dalles et des murs, en accord avec le style massif des bâtiments.

DEVANT L'UNIVERSITÉ FRANÇAISE

La traversée de l'avenue – trois voies dans chaque sens, sans compter les voitures parkées le long des trottoirs – exige précision dans le coup d'œil et le calcul et audace dans l'exécution, quoique sans témérité, le piéton devant toujours avoir à l'esprit qu'il est sur la voie publique un élément presque négligeable. Au début mes jeunes étudiantes m'accompagnaient dans cette aventure, jusqu'à ce qu'elles aient compris que je m'en tirerais tout seul. Quelques précisions pour votre sauvegarde : Il faut, pour entreprendre la traversée, que la voie la plus proche soit libre. (Si vous attendez qu'elles le soient toutes, vous y passerez la journée.) Quant à la deuxième voie, vous estimez qu'elle sera libre lorsque vous l'atteindrez. De même pour la troisième : la voiture arrivant à grande vitesse aura passé sous votre nez et vous pourrez gagner la ligne médiane. Là, attendez la même conjoncture favorable. Surtout ne comptez jamais sur la prévenance d'un automobiliste, cela pourrait vous être fatal : Si par hasard un conducteur ralentit pour vous laisser passer, cela ne fait que fausser vos calculs, puisque vous atteignez trop rapidement la voie suivante, où le destin vous guette sous la forme d'un bolide qui n'a pas encore passé devant vous et qui passera sur vous si vous ne changez pas vos batteries. On n'a jamais vu un Arménien lire en marchant dans la rue. Mes amis avaient de la peine à me croire quand je leur ai dit que cela arrivait en Suisse. (Je n'ai pas osé leur avouer que je l'avais fait moi aussi.)

MÉPRISES

Avec mon nez volumineux et ma moustache, on me prend quelquefois pour un Arménien (de type ancien je présume, aujourd'hui la plupart des hommes sont glabres). Il en résulte des échanges incertains, dont certains finissent en anglais, et le plupart en eau de boudin.

DÉTACHEMENT

Le minibus qui me ramène ce midi pourrait être le plus inquiétant de tous : il tressaute en émettant des bruits de tôles disloquées, cela grince, tape, gémit, crépite à tout instant. Mais mon fatalisme est si bien ancré que j'écoute cette danse de saint Guy avec un détachement d'ethnologue, peut-être même un plaisir d'esthète.

MODERNES SOUKS

Les passages souterrains réservés aux piétons et autres entrées de métro sont les souks de Yerevan. On y vend vêtements, chaussures, lunettes, CD et DVD, téléphones, montres, bijoux et stylos dans de petites

boutiques qui bordent et souvent envahissent le passage. J'y ai acheté des sandales et un dictionnaire d'arménien.

LE MONDE CNN

On sait que Voltaire n'apprit la destruction de Lisbonne par un tremblement de terre (1^{er} novembre 1755) que plusieurs mois après l'évènement. Il en fut très affecté. Aujourd'hui, un jour comme un autre, regardant par hasard la chaîne américaine CNN, je suis confronté à des inondations au Pakistan, des troubles en République démocratique du Congo, une grève en Afrique du Sud, un reporter tué en Somalie. Pas de semaine sans catastrophe. Mais il n'y a plus aucun philosophe pour en pleurer. L'accumulation des malheurs connus, la dramatisation par l'image ont tué notre sensibilité. Voltaire ne pourrait vivre au milieu de cette sécheresse. Et nous lui survivons – nous nous survivons peut-être, comme les ombres des hommes que nous ne pouvons plus être.

UN COUDE DEVANT MON NEZ

Ce matin le minibus était bondé. J'avais une place assise, mais le visage penché d'un jeune homme devant les yeux, ses vêtements qui flottaient sur mon crâne, et plus tard son coude devant mon nez. Mais il n'y avait pas là de quoi être mécontent, puisque s'écrivait ainsi un nouveau chapitre de mes expériences en minibus.

L'AIR SÉRIEUX

Coincé dans un minibus lancé à grande vitesse dans la circulation zigzagante d'une avenue, on peut craindre pour sa vie. C'est sans doute pourquoi si peu de gens sourient. Pour cacher mon fatalisme, j'affecte moi aussi un air sérieux.

PASSAGERS DU MATIN

Le matin, pour prendre leur minibus, les habitants de Davidashen montent la rue en direction du terminus pour prendre avant les autres une bonne place assise. Ainsi, certains véhicules, dont le mien, ligne 78, s'arrêtent tous les vingt mètres pour prendre un ou deux passagers qui sont arrivés jusque là, ou qui habitent en face. Au troisième arrêt officiel, toutes les places assises sont occupées, et il faut qu'un nouvel arrivant soit vraiment vieux et branlant pour que quelqu'un lui cède la sienne, perdant d'un coup l'avantage d'habiter près du terminus.

CORRIDA

Traverser une avenue, c'est participer à une corrida dont les taureaux n'ont pas besoin de voir un chiffon rouge pour vous foncer dessus. J'aurais parfois souhaité emporter les oreilles (oui, je me contenterais des oreilles) de tel ou tel conducteur pour attester de ma victoire dans ce combat journalier.

LE TEMPS RETROUVÉ

Au contraire de l'homme proustien lourd et long de tout son passé qui finit par l'empêcher d'avancer (page 1046 du tome III), ne pourrait-on concevoir un homme plus heureux qui, après avoir été lourd de tous ses désirs, de tout ce qu'il se croyait contraint de prouver aux autres et à lui-même, en devenant vieux s'allègerait de ces obligations, sachant que rien ne prouve rien et volant enfin de ses propres ailes, même dans un corps ralenti ? Voilà l'homme que je voudrais être.

EN MARAUDE

Le minibus de cet après-midi descend la rue *en maraude*, racolant le client. Chemin faisant le conducteur téléphone à ses amis, s'arrête (trois fois) pour discuter le coup avec un copain. Rien ne presse, les clients sont rares, il est quinze heures et il fait de nouveau très chaud.

JO DASSIN

J'avais emporté quelques disques, Léo Ferré, Django Reinhardt, Michel Petrucciani. Je n'ai écouté aucun d'eux, mais bien les chansons de Jo Dassin en classe de français. Charles Aznavour (arménien) et Jo Dassin (je ne suis pas arrivé à savoir pourquoi) sont ici les chanteurs français les plus écoutés. J'en profite pour faire chanter mes étudiants en français.

CE JEU ÉTRANGE D'ÊTRE ÉTRANGER

Cette étrangeté de vivre dans un pays dont on ne comprend guère la langue, je l'ai fait durer le plus longtemps possible. Maintenant, après deux mois, il serait temps (si je restais ici) de me mettre sérieusement à pratiquer l'arménien. Peu à peu le sentiment d'étrangeté se dissiperait. Mais je pars dans trois jours.

DU TROTTOIR

Je viens de photographier la minuscule boutique du coiffeur, on voit le coiffeur et son client par la porte ouverte. Je ne m'y suis pas risqué, malgré mes cheveux assez longs : Quand on ne peut pas s'expliquer clairement, un salon de coiffure est un endroit risqué. Dieu sait la tête que j'aurais eue en ressortant, les oreilles bien décollées autour d'un crâne bosselé plus ou moins rasé. La mode ici est aux cheveux très courts pour les messieurs, longs pour les dames.

ET POUR FINIR

Et pour finir ce dernier dimanche, j'ai vu à la TV le concert de Tata Simonyan, une sorte de Johnny Halliday des années de maturité, une voix magnifique ! Mes amis distingués ne l'aiment pas : trop populaire. En effet il avait rempli de ses fans le stade de football de Yerevan. Je ne

comprends pas ses paroles, mais je comprends l'essentiel et je vibre avec ses admirateurs.

CE QUE JE PRÉFÈRE

On me demande ce que je préfère dans cette ville de Yerevan. Je réponds sans réfléchir – et il n'y avait pas à réfléchir – « les façades des bâtiments et la beauté des femmes ». On me fait remarquer que c'est aussi ce que les Arméniens aiment : la femme et la maison. J'ajouterai la nourriture, qui tient ici une grande place.

UN NOM RÉCALCITRANT

Depuis des semaines, je cherche le nom de cette bonne herbe entre toutes qui ne manque jamais dans le *pistou*, et qui me revient à l'avant-dernier jour de mon séjour : c'est le basilic, et c'était pour dire que celui d'ici est rouge, a des feuilles très différentes du nôtre, est tout aussi bon. On le sert dans une assiette avec d'autres bonnes herbes, il se mange seul ou parfume des tomates, par exemple.

Yerevan, du 1^{er} juillet au 1^{er} septembre 2010

TABLE DES TITRES

A la réflexion (20) - Albertine (15) - Animation (8) - Arrêts officiels (7) -
Balistique appliquée (14) – Béton (22) - Bruits de la cour (5) –
Ce jeu étrange d'être étranger (25) - Ce matin (20) – C'est dimanche (22)
- Cette solitude (10) – Ce que je préfère (26) - Chaude lecture (19) -
Chauffeurs (5) – « Chemins sonores » (2) – « Ciclées » (19) - Climat
continental (2) – Corrida (24) - Cris de la cour (15) -
Danse du minibus (16) – Davidashen, mon quartier (17) - Dedans,
dehors (2) – Dédicace (19) – Dépouillement (22) - Des demi-places et
des voleurs (7) – Des nez et des corps (11) - Des places assises et des
autres (7) – Dessins d'enfants (21) – Détachement (23) - Deux
chauffeurs (21) – Devant l'université française (23) - Dix-huit août (15) –
Drapeaux (22) – Du trottoir (25) -
Effets de la cuisine (13) - Elégance (8) – Encore Proust (17) – Ennui (6)
- En lisant Proust (14) – En maraude (25) – Et pour finir (25) -
Générosité arménienne (12) – Grands noms (18) –
Hirondelles (2) -
Illumination (6) – Inviter un Arménien (18) –
Jo Dassin (25) -
« Khorovats » (12) -
L'air sérieux (24) - L'amour de la courbe (3) – L'eau, les plantes (13) – La
langue (13) – La pastèque (« dzemèrouk ») (16) - La table (14) - La ville
rose (8) – Le monde CNN (24) - Le mont Aragats (16) - Le narrateur de
Proust (15) - Le pain (6) - Le plaisir qu'on a pris en rêve (5) – Le principe
de précaution (9) – Le souvenir (21) - Le téléphone portable (13) – Le
temps retrouvé (25) - Les boutons de l'ascenseur (4) – Les conséquences
(22) -
Marcel Proust (16) - Mariages (8) – Match de foot à la TV (13) –
Méprises (23) - Microcosme et macrocosme (7) - Minibus aux pare-brise
étoilés (6) - Minibus de Yerevan (3) – Modernes souks (23) - Musées (9)
« On ne guérit d'une souffrance... » (17) -
Par hasard (3) – Par la pensée (21) – Passagers du matin (24) - Pas
d'internet (20) - Perfumed relax (19) - Photos de classe (17) – Pièces
détachées (22) - Portraits (17) - Proust à Yerevan (5) –
Quarante degrés (8) – Que de bruits (20) - Question à monsieur Proust
(19) -
Rébus (11) - Récupération (8) – Rencontres (11) – Retour sur le passé
(22) - Rêve (17) – Rêve de rentrée des classes (20) -
Sans préparation (11) – Seize août (15) - Si ces notes (10) – S'insinuer
dans le flot (14) – Sourd et muet (10) - Spéléologues (9) - Suspensions (5)
Un coude devant mon nez (24) - Un cours de langues (12) – Un créateur
multiple (18) - Un crochet sympathique (12) – Un, deux, trois (bis) (16) -
Un enchantement (9) – Un gril d'intérieur (13) - Un mois en résumé (5)
– Un nom récalcitrant (26) - Un parc (4) – Une utilisation paradoxale de
l'espace (10) -
Variantes et constantes (6) – Vendredi 16 juillet (2) – Vendredi 30 juillet
(5) – Vendredi soir (4) – Verdure (15) – « Vernissage » (19) - Voir,
photographe (11) –